

tenant dans leur main crispée la nourriture conquisse et inutile...

“ Là, devant nous, une petite église élève vers le ciel bleu son clocher pointu. C'est un village renommé par l'industrielle activité de ses habitants. Il y a peu d'années, dans chacune de ses cabanes, résonnait le bruit du travail et les chants joyeux... Aujourd'hui, tout est silencieux. On dirait que les habitants sont plongés dans un profond sommeil.

“ Erreur ! A l'intérieur, derrière ses murailles muettes, il y a aussi de ses squelettes qui se regardent les uns les autres avec désespoir, et qui attendent en silence que Dieu les rappellent à lui

“ Ouvrez une porte, n'importe laquelle— la famine n'épargne personne— Voyez, le tisserand flamand est assis là sur son métier brisé. A côté de lui, sur un peu de paille, gît le cadavre de l'aîné de ses fils, un autre enfant embrasse ses genoux et le supplie de lui donner à manger ; un peu plus loin la mère est accroupie ; elle serre contre son sein tari son dernier né encore à la mamelle, et mouille de larmes ses lèvres altérées. Pauvre femme ! son cœur maternel saigne, car elle voit les yeux de son petit enfant s'éteindre, et elle sent qu'il va mourir dans ses bras ! Malheur, malheur ! au milieu de la famille muette un spectre ricanant est debout : l'inexorable mort qui guette et qui attend...”

Lorsque le lecteur en vint à ce passage de l'article de journal, il fut tout à coup interrompu par l'entrée d'une bruyante société, parmi laquelle il y avait un grand nombre de ses amis qui lui serrèrent gaiement les mains.

Le journal fut mis de côté, et l'on parla de sujets moins tristes.

L'un des deux jeunes gens se leva, et dit à son compagnon :

—Tiens, Franz, partons, sans cela il fera tout à fait nuit avant que nous arrivions à la maison. Je ne sais, mais les rires de ces gens-là me font mal.

Lorsqu'ils furent hors du cabaret, et qu'ils eurent marché quelques temps en silence, Franz dit à son ami :

—Victor, pourquoi es-tu devenu tout à coup si triste ? Certes, le sort des pauvres gens des Flandres est bien digne de pitié ; mais nous ne pouvons rien pour les secourir.

—Ah ! si j'étais riche ! soupira Victor. Quel bonheur j'aurais à faire le bien, et à voler au secours de nos malheureux frères des Flandres !

—Cela serait difficile.

—Avec de l'argent on peut tout. Franz. J'achèterais à Bruxelles un grand chariot ; je le chargerais complètement de denrées et de comestibles ; je partirais avec cela pour la Flandre,

dans les environs de Thielt, de Deerlyk, où l'on dit que règne la plus grande misère. Là, j'irais de cabane en cabane visiter les familles mourantes, et, comme l'ange de la consolation, je crierais à ces désespérés : Louez Dieu et soyez content ; voici la vie !

—Ne vas-tu pas pleurer, maintenant, Victor ?

—Je ne puis penser à tant de souffrances sans me sentir profondément ému.

—Mais lors même que tu serais riche, à quoi cela servirait-il ? De toutes les villes du pays on envoie de grosses sommes en Flandre ; à la bourse d'Anvers, les négociants ont souscrit en un seul jour pour quatre-vingt mille francs ; le gouvernement vient en aide aux communes les plus pauvres... Et tout cela n'empêche pas que des centaines de mille hommes souffrent encore de la faim. Que pourrais-tu donc faire avec ton unique charriot ?

—C'est vrai ! soupira Victor comme désillusionné, l'homme est impuissant contre ce terrible fléau !

Mais l'instant d'après il ajouta avec force :

—Cependant, pour sauver des milliers d'hommes, il faut bien commencer par quelques-uns. Oh ! si je pouvais en préserver seulement dix de la famine, j'en serais heureux toute ma vie !

—Mais nous ne le pouvons pas, et par conséquent nous avons tort de nous attrister ? Parlons d'autre chose... Est-il vrai que ton père va quitter sa place à la fabrique de Saint Gilles ?

—Oui, Franz, c'est vrai ; à la fin du mois il devient facteur chez M. Greeps, le riche négociant de la rue de Flandre. Il est très content ; son nouveau bureau est près de Molenbeck et de notre maison, et il touchera cinq cents francs de plus. Il faudrait voir comme ma mère est joyeuse ! Oui, car depuis que les temps sont si durs, les affaires de son magasin n'allaient pas trop bien, et elle croit qu'il ne sera pas impossible à mon père de me faire admettre l'année prochaine comme commis surnuméraire dans le bureau de M. Greeps.

—Et moi, dit l'autre, tu sais, que mon père avait l'intention de faire de moi un commis voyageur ; c'est changé, maintenant ; Mon oncle, le vétérinaire, désire que j'aille à l'Université pour étudier la médecine. Il paierait une partie de la dépense. Je n'ai pas beaucoup de goût pour cette profession. Visiter nuit et jour des malades, et voir mourir les gens ! n'entendre que plaintes et gémissements !

—Si j'étais à ta place, Franz, j'accepterais avec joie. Guérir les malades, consoler ceux qui souffrent, qu'y a-t-il de plus beau et de plus noble au monde.

Ils continuèrent ainsi leur chemin, causant et